

L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE ET ILLUSTRÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

12, Rue de la Barre, 12

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

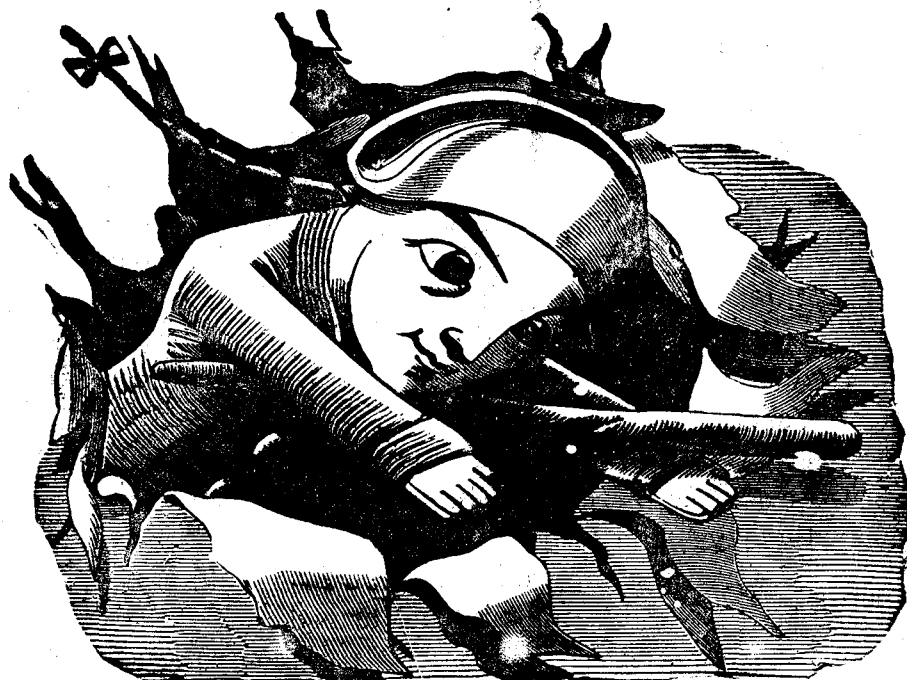
et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



DIRECTION

2, Rue du Palais-de-Justice, 2

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Il y a pas mèche !!



GNAFRON. — Tape donc Chignol sur ces pillandres que veulent troubler note tranquillité.

GUIGNOL. — As pas peur Gnafron faut pas leur casser le museau. Y n'ont beau faire y n'arriveront jamais à déponteler la République.

Elle tient bon!!



Par exemple, vous auriez bien tous les torts du monde et encore plus loin, si vous vous gèniez pour porclamer à tous les peuples de l'univers et aux autes que je suis qu'une bugne — j'y veux dire une bugnasse, parce que les bugnes faut pas n'en dire tant de mal que ça.

Mais voyez-y bien, z'enfants, la cause de tout ça que n'arrive, c'est le Sénacle! Piaillez pas, je vous y dis la vérité.

Regardez y du pus près que vous pourrez, et vous verrez que ces deux t'amis, la Chambre et le Sénacle, sont toujours prêts à se délavorer le bec. C'est pas que le bec del'un vaille beaucoup mieux que çui-là de l'autre; mais, tout de même y a le choix.

Arregardez! Depis qu'y sont n'au monde vela deux t'amis (?) qui n'ont fait que se cracher au museau, y soufflent autant que de soupepes à vapeur et se saraboulent le poil pendant de journées enquières, sans jamais lâcher la melette.

Saperlotte! Faut ben le reconnaître, n'en velà de particuyers que sont pas encore prêts à se licher les babines, nom d'un rat. Je commence et je finirai par croire que vaudrait mieux essayer de dessécher le Rhône en se servant d'un panier à salade que d'essayer de les mettre d'accord.

C'est vrai, ça! Messieu le Sénacle arressemble franc à un vieux miron qu'a feni de faire ses farettes et que veux pas laisser faire les autes. Y se rechigne, y grafigne et se fait peter les gnagnes.

Voulez-vous, les gones, que vous y dise la pure varité de la pensé à Guignol? Eh ben la velà: Tout ça que vient de n'arriver, ça n'est la suite de la z'opposition du Sénacle à la Chambre des Dépotés.

FEUILLETON

Ces dames!

Le marquis Sans le Sou. — Le Révérend Père Trompeur.
— La Douairière de Je Le Regrette. — Le général Nous Verrons.

LA DOUAIRIÈRE. — Dite donc, Sans le Sou, vous en prenez bien à votre aise avec moi.

LE MARQUIS. — Ah! vous savez, ma chère, le temps des exigences est passé pour vous.

LA DOUAIRIÈRE (piquée). — Juste autant que pour vous, les satisfactions données.

LE MARQUIS. — Laissons cela, et puisque nous ne pouvons plus avoir d'autres joies que celles que donne la politique, ne nous occupons pas d'autre chose.

LA DOUAIRIÈRE. — Vous avez la résignation facile, mais qui s'explique. — Quoi de nouveau.

LE MARQUIS. — Oh, ce n'est pas le nouveau qui manque; il en p'eut de toute part.

LA DOUAIRIÈRE. — Et, d'agréable?

LE MARQUIS. — Ah, ouiche! Figurez vous qu'à force d'intrigue, en faisant donner les cercles catholiques, les anarchistes, les gens sans beaucoup d'aveux, c'est à dire les bonapartistes, on avait réussi à organiser un petit potin.

LA DOUAIRIÈRE. — Un potin?

LE MARQUIS. — C'est un mot presque nouveau dont vous ignorez l'existence et qui signifie du bruit.

LA DOUAIRIÈRE. — Et alors...

LE MARQUIS. — C'était vendredi dernier, mais, voilà, la chose n'a pas marché du tout.

Vous y croyez pas? Vous avez peut-être pas raison, mes belins.

Voui, mes pauvres mamis, nous révèle encore un coup en braule et prêt à nous crémailler les os. Faut pas roupiller sus la banquette san-reluquer si les questins avoient encore de cas.

Toute la ribandée de bonaparteux, de légitimeux et de badingueux, n'ont fait de trucs et de pattes ensemble pour n'attaquer la République que que n'est si bonne fille, qu'elle n'en est bête.

Gn'a dedans le monde impolitique de gens es que n'ont toujours l'agnolet ouvert pour travailler à l'incontraire de l'intérêt du peuple. Pour ça y n'ont trouvé de milleur que de se servir d'un tas de pauvres diables que n'ont pas tout-à-fait l'amour du travail, et qu'y gueulent toujours, qu'y demandent de l'ovrage, en priant pour qu'on leur z'y en donne pas. Ça serait pas si fatigant.

Avez-vous seurement arregarde tout ça que c'est passé à la capitale de Paris, la semaine que vient de finir? C'était du chenu!

Ça fait suyer de l'eau dans la raie du dos, tout comme la machine à Marduel!

Gn'a eu de particuyers que n'ont volé le pain chez les boulangers et que n'avaient les poches pleines de grelins-grelins. Ah, les vieux t'amis, vous y direz bien comme Guignol que ça pue les cliques de réactionnaires; toute la bande: du depis les badingueuzards, jusqu'aux jésuites. Mais, j'y veux vous y dire, que les Orléaneux doivent pas étes là pour des tas, parceque du moment que faut lâcher les pécutiaux, c'est pas leur z'affaire; c'est de lascars que lâchent pas facilement le sac.

Mais, c'est n'égale, malgré tout ça qu'y feront y pourront pas encore déponteler la République de ce coup-là. La pauvre Marianne n'a la vie dure, et y fera pus chaud que ça, le jour où toute la clique des filous et de la canaille royaliste et impérialiste pourront n'y casser le pif.

Dites donc, z'enfants, est-ce que vous y croyez, vous autes, à toutes les machines des anarchistes, et celeri, et celera, que veulent nous y mettent les agnolets au beurre?

Fh ben! écoutez: Pour ma part, moi que les connais, ceusses de Lyon, je vous y devide que dans le tas, gn'a de braves garçons qui croient que ça n'est vrai; mais, mille nom d'un rat, les z'autes, faudrait pas un gros sac de monacos pour les payer ça qu'y valent.

J'aime les ceusses qui travaillent; mais

LA DOUAIRIÈRE. — Comment dire?

LE MARQUIS. — L'amère Louise Michel a bien fait piller quelques boutiques de boulanger et celle d'un pâtissier, mais au point de vue politique, la chose a complètement raté. C'est à n'y pas croire, mais c'est comme ça.

LA DOUAIRIÈRE. — Et ensuite?

LE MARQUIS. — Comme c'est malin! on a voulu recommencer et ça n'a pas biché.

LA DOUAIRIÈRE. — Biché?

LE MARQUIS. — C'est un mot de pêcheur qui ne prend jamais rien et qui dit que ça ne lâche pas.

LA DOUAIRIÈRE. — Faites moi donc le plaisir de me dire alors, à quoi sert l'argent que l'on nous demande tous les jours pour travailler au renversement de la République.

LE MARQUIS. — Ah, par ma foi, voilà le Révérend Père Trompeur qui vous le dira mieux que moi, car il est bien probable qu'il en sait quelque chose.

LA DOUAIRIÈRE. — Arrivez donc, mon révérend.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Suis-je assez heureux pour être attendu.

LA DOUAIRIÈRE, minaudant. — Ne l'êtes-vous pas toujours?

LE MARQUIS, piqué. — Sans doute! Madame de Je Le Regrette n'est-elle pas votre *dirigée*?

LE RÉVÉREND PÈRE. — Et je m'en honore. Mais chère Madame, de quoi s'agit-il?

LA DOUAIRIÈRE. — Tout simplement de savoir comment il se fait que les mouvements organisés contre la République, jeudi et dimanche n'ont pas tué la coquine.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Cela tient, respectable douairière, à ce que le coup a été monté à peu près sans intelligence.

LE MARQUIS. — Vous vous êtes mis le doigt dans l'œil.

LA DOUAIRIÈRE. — Marquis, vous me blessez avec vos expressions déguignées.

ceusses que l'on ne sait pas comment y vivent, n'en faut pas. — Soyons calmes: la République tient, et elle tient bien.

JEAN GUIGNOL.

Parallèles



Les massacres de la Révolution de 1792 ont été préparés et annoncés par les journaux royalistes de ce temps. On a dit Danton l'auteur de ces massacres, de fait il n'en était rien.

Danton le farouche, Danton le sanguinaire, a fait tout ce qu'il pouvait humainement faire pour les arrêter; cependant on les a rejetés sur lui, et depuis 90 ans, la réaction le charge du sang de toutes les victimes qui ont été sacrifiées, ce jour-là, par les royalistes de l'époque.

Que leur importe le sang pourvu que le principe abêtissant et autocratique règne.

Que les temps sont changés! En 1883, à peine toute la réaction clérico-monarchique a-t-elle pu faire piller quelques boutiques de boulangers, et encore avec l'aide d'une poignée d'hallucinés de l'intransigeance.

Quel fiasco!

Les Cassagnac, les Roche la Morlière, les Kératry, et tous autres anarchistes ou pétroleurs en Chambre, ont à peine pu faire un acte de virilité anti-révolutionnaire.

Tous ces eunuques de la monarchie, atrophiés, la bourse plate, anémiés ont essayé de se refaire le tempérament dans le sang populaire. Ils n'y parviendront jamais, et s'ils ont envie de se rassasier de sang et de se vautrer dans la carne, ils n'ont qu'à aller à l'équarisseur, c'est là leur place, la seule qui leur convienne.

COGNE-DRU.

Qui est-ce qui paie?



Si je ne craignais d'être taxé d'indiscrétion, je prendrais la liberté de demander qui est-ce qui garnit de belles et bonnes pièces d'argent les poches des jolis messieurs qui, sous prétexte de manquer de pain, dévalisent les boutiques des boulangers et même des pâtisseries, et jettent dans les ruisseaux le pain qu'ils ont volé?

LE MARQUIS. — Que voulez-vous ma chère, je parle comme j'entends parler.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Pas chez nous assurément.

LA DOUAIRIÈRE. — Laissons cela. Tout a manqué, et c'est à refaire. Il faut encore de l'argent.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Oh! de l'argent, il nous en faut toujours, si ce n'est pas pour cela c'est pour autre chose.

LE MARQUIS. — Nous avons cependant de fameux auxiliaires.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Oh! Oh!

LE MARQUIS. — Comment, oh! oh! [N'avions-nous pas en première ligne la Vierge Rouge.

LA DOUAIRIÈRE. — La Vierge Rouge? Qu'est-ce que cela?

LE MARQUIS. — Je vous l'ai dit; c'est la mère Louise Michel, surnommée Braille-Toujours.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Je vous serai fort obligé de ne point dire de choses fâcheuses de cette dame.

LE MARQUIS. — Hein?

LE RÉVÉREND PÈRE. — Vous vous étonnez de tout, et ne tenez compte de rien. Sachez donc que Louise Michel a été une des plus ferventes adeptes des doctrines de notre Sainte Eglise.

LA DOUAIRIÈRE. — Vous m'étonnez.

LE MARQUIS. — Eh bien, moi, ça ne m'épate pas plus que si l'on me disait que Jules Simon a été républicain.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Louise Michel a fait des vers à la Vierge et à toutes les choses vénérables.

LA DOUAIRIÈRE. — Et maintenant?

LE RÉVÉREND PÈRE. — Oh! aujourd'hui, la pauvre fille a brûlé tout ce qu'elle avait adoré et...

LE MARQUIS. — Et elle travaille contre nous.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Calmez-vous, marquis! c'est absolument le contraire qu'il vous faudrait dire.

LA DOUAIRIÈRE. — Je ne vous comprends pas.

Il me paraît bien difficile que la police ne sache pas un peu à quoi s'en tenir là-dessus ; en faisant connaître publiquement la vérité, elle rendrait un signalé service à la République et à la France.

Je suis fort étonné que jusqu'à présent aucun député ne soit monté à la tribune pour interpellier le ministère à cet égard.

Quand on a de l'argent dans sa poche, on peut bien regretter de n'avoir point de travail, et d'être obligé de manger ses petites économies, mais saperlopiette, on ne va pour cela casser la devanture d'une boulangerie et voler du pain.

On demande la vérité.... toute entière.

JÉRÔME ROQUET.

COLONIES



On a toujours dit que le Français n'était pas colonisateur. Erreur ! très grave erreur, propagée par tous ceux, qui animés de sentiments anti-patriotiques, aiment à abimer cette belle France d'où est sortie la nouvelle ère de l'humanité.

Très facile de répondre à ces gens qui font l'affaire des étrangers et se font un honneur de ternir leur pays quand ils en ont l'occasion.

Il n'est plus temps, aujourd'hui, de discuter oiseusement si oui ou non, nous pouvons coloniser. L'expérience faite depuis de longues années l'a démontré péremptoirement. Nous sommes « colonisateurs et plus colonisateurs que les Anglais ou quelque peuple que ce soit. »

La France ne manque ni d'adresse, ni d'intelligence, mais elle manque de bonne organisation sociale, et les principes faux qui l'ont dirigée lui ont fait épuiser ses forces dans une action stérile.

Nous, qui sous Louis XIV, étions la première puissance coloniale, après l'Espagne, sommes tombés, sous Louis XV, au dernier rang. Il est vrai que ce monarque, le bien aimé, aimait mieux s'occuper du parc aux cerfs et de ses maîtresses que de l'intérêt de la France. « Après moi la fin du monde. » Aussi il fit embastiller Dupleix, qui nous eut donné les Indes, s'il eut été soutenu par le gouvernement.

Passons Louis XVI, la République, l'Empire et la Restauration, etc. ; que les antiques fautes commises par tous ces tondeurs du peuple soient oubliées ; mais, pour le moment, reprenons notre puissance coloniale et revenons ce que nous avons toujours été : le peuple colonisateur par excellence.

L'Angleterre, d'égoïste appétit, s'empare de tout, nous fait même quelquefois tirer les marrons du feu. Ne soyons pas dupe.

Nous pouvons lutter. — Que les luttes mesquines, soit des Chambres, soit de la rue, ne nous fassent point oublier qu'il nous appartient de porter notre drapeau et notre civilisation sur tous les points du globe.

Nous n'avons pas une Irlande attachée à notre flanc.

Nous n'avons pour nous que ce qui conquiert les cœurs

LE RÉVÉREND PÈRE. — C'est pourtant bien simple : par l'exagération — peut-être voulue — des doctrines qu'elle prêche, Louise Michel détache de la cause du peuple et de la République beaucoup d'honnêtes gens effrayés par ces insanités d'une virginalité hystérique très dangereuse pour la cause qu'elle paraît vouloir servir.

LE MARQUIS. — Vous êtes un roublard, mon Révérend.

LA DOUAIRIÈRE. — Roublard !

LE MARQUIS. — Eh ! oui, roublard ! C'est encore un mot nouveau qui a été créé pour remplacer malin dans certaines circonstances, et filou dans d'autres.

LA DOUAIRIÈRE. — Je ne comprends pas.

LE MARQUIS. — Les administrateurs de l'Union générale et ceux de la Banque de Lyon et de la Loire sont des roubards.

LA DOUAIRIÈRE. — Hélas ! j'ai payé assez cher pour vous comprendre.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Passons ces détails. En plus de la mère Louise Michel qui nous reviendra, par la raison que l'on lui revient toujours à ses premières amours, il y a une jeune personne qui donne d'assez brillantes espérances.

LA DOUAIRIÈRE. — Qui donc ?

LE RÉVÉREND PÈRE. — La jeune Foiret.

LE MARQUIS. — Ah ! oui, la belle d'Erincourt, un fruit sec de la comédie, qui a giffé la radicale figure de M. Yves Guyot.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Justement. Son nom est Foiret, mais, comme il n'est pas heureux, elle l'a changé. Ça nous fait donc deux Théroigne dans notre jeu.

LA DOUAIRIÈRE. — Oh ! je vous en prie, mon Révérend, pas d'allusion à un passé qui me fait toujours frémir. Songez donc que si mon aïeul n'avait émigré et combattu contre la France, il aurait pu être guillotiné.

LE MARQUIS. — Il avait sagement pris ses précautions.

et les nations : la douceur, la bienveillance, l'affabilité et le respect des droits de tous que, nous les premiers, avons proclamés.

PIQUE-BISE.

PAS POLIE



Je ne suis certainement point de ceux qui demandent que l'on n'use d'indulgence avec personne, et encore bien moins avec le sexe faible, spécialement. Mais fichtre, il me semble que Mlle Louise Michel, en prend un peu à son aise avec les admirateurs de son genre de dévouement à la cause du peuple, et de son talent oratoire.

Que diable, quand on sait que l'on ne pourra pas venir émerveiller et enflammer les populations, il me semble que le mieux est de prévenir ses amis, ne fût-ce que pour ne pas les exposer à des jennuis, à des commentaires regrettables de la part des réactionnaires, les pires gens que je connaisse.

Ainsi Mlle Louise Michel était annoncée pour mardi à l'Elysée, le public se rend en foule à l'invitation : il paie sa place parce qu'il faut toujours commencer par là, et quand, le bec en farine, il est dans la salle, haletant, impatient d'entendre la bonne parole de la grande citoyenne, il se trouve en face d'un monsieur qui lui dit tout simplement : « Nous comptons sur Louise Michel mais elle est retenue ailleurs pour d'autres causes, et nous sommes obligés de nous passer de son anarchique concours. »

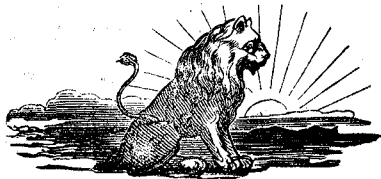
« Fallait le dire plus tôt, crie la foule ; avant d'ouvrir la salle vous pouviez coller une affiche. »

Enfin, on rit d'un côté on se fâche de l'autre et tout finit par des refrains.

Il est vraiment fâcheux que Louise Michel ne soit pas venue, la salle était comble, et la recette a dû être fructueuse.

CAQUE-NANO.

LES FRANÇAIS DE L'AVENIR



Sans être par trop chauvin, certaines réformes se font sans bruit, mais n'en suivent pas moins une marche progressive, pleine de promesses pour l'avenir.

En vain, les journaux réactionnaires casseront régulièrement leur sucre sur le dos de notre bonne République, la Marianne, comme ils l'appellent, tachant d'agrémenter ce sobriquet d'une certaine dose d'esprit facile qui peut déridier le visage glabre d'un frère ignorantin, mais qui ferait hausser les épaules à un habitant des îles de Java.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Je dois ajouter qu'au moment où nous pouvions craindre Gambetta, le beau sexe nous apportait aussi ses appoints contre lui.

LA DOUAIRIÈRE. — Vraiment !

LE RÉVÉREND PÈRE. — Eh oui ! Encore une à peu près désillusionnée qui se chargera du rôle de M^{me} Rolland.

LE MARQUIS. — Une républicaine ?

LE RÉVÉREND PÈRE. — Oh, si peu ! Cette belle personne :

LA DOUAIRIÈRE. — Elle est belle.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Tout au moins elle le fut. Cette belle personne essaya de se jeter en travers de la route de Gambetta, et elle nous eut été utile.

LE MARQUIS. — Tout cela est certainement fort joli ; mais vous ne nous dites rien de l'armée.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Personne ne peut mieux vous en parler que l'honorable général *Nou-Verrons*, que voici.

LE GÉNÉRAL. — Madame, vous me voyez à vos pieds. Messieurs, je suis le vôtre.

LA DOUAIRIÈRE. — Bonjour, général, nous parlions des faits récents qui viennent de se passer à Paris ; et, le marquis, disait : et l'armée.

LE GÉNÉRAL. — Brrr. L'armée ! Vous savez... qu'elle est son affaire ? hein ? la guerre ! n'est-il pas vrai.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Assurément.

LE GÉNÉRAL. — Eh bien le général Boum a incomplètement défini la guerre.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Mais dans les circonstances actuelles il ne s'agit point de la grande guerre, mais de savoir si l'on peut compter sur le concours des généraux dévoués au principe monarchique.

LE GÉNÉRAL. — Assurément on le peut, mais dans la mesure du possible.

Nous avons pourtant fini par reconnaître, après la rude leçon de 1870, qu'on peut être désormais bachelier comme par le passé, sans être obligé d'avoir les jambes en manches de veste, les bras étiques, la colonne vertébrale en tire-bouchon ; la poitrine plate comme un discours de Baudry-d'Asson et le cou grêle servant de point d'appui à une tête de potiron couronné à un concours agricole.

Nous avons enfin la gymnastique généralisée dans les collèges et les pensions.

Et ce n'était vraiment pas trop tôt ; encore quelques années du régime précédent, avec ses guerres perpétuelles détruisant l'élite de la jeunesse, et la collection des petits crevés, des gommeux, des amincis, allait s'enrichir d'un nouveau genre, au poids maximum de 40 kilos, dernière expression de l'espèce humaine, qu'on aurait pu appeler avec raison les ratatinés.

Laissons maintenant de nombreuses années s'écouler dans une ère de paix et de régénération ; plus tard, grâce au progrès accompli par nos institutions républicaines, nous pourrions lire dans des nouvelles lois :

Tout Français est reconnu majeur :

S'il porte 25 kil. de chaque bras et l'amour de la patrie dans son cœur ;

S'il franchit un fossé de 5 mètres avec l'élasticité d'une conscience d'agent de change ;

S'il gravit la grande côte de la Croix-Rousse, en avance de trois minutes sur la ficelle, d'un cœur léger comme celui d'Emile Ollivier ;

S'il traverse le Rhône à la nage avec la coupe savante d'un Grec dans un tripot, et s'il franchit lestement six étages en chantant à pleine voix le *Suivez-moi, de Guillaume Tell*.

Après ces épreuves dûment constatées, il peut se marier et faire sauter par la fenêtre un cousin de sa femme qui laisserait des bretelles compromettantes dans la ruelle du lit.

Seront privés de ce droit :

Tous les citoyens qui n'auront pu remplir le programme ci-dessus ; ils seront alors exclusivement employés à la confection du pot au feu, au lavage de la vaisselle, au balayage des appartements, à la surveillance des enfants et au raccommodage du linge ; ils seront, en outre, astreints à porter des vêtements féminins, la barbe leur sera interdite et ils seront tenus de se faire raser au moins une fois par semaine.

Les jeux de cartes et de dominos sont sévèrement interdits dans tous les cafés du territoire français. Ils seront remplacés par les haltères, le trapèze, le fleuret, etc., etc., les billards seront maintenus, mais les queues et les billes seront en bronze massif.

Les jeux de quilles et de boules seront l'objet d'un encouragement tout spécial par de nombreux prix décernés dans des concours hebdomadaires.

L'obésité sera frappée d'un impôt proportionnel et sévèrement appliqué par la visite annuelle dans les villes et les villages, des contrôleurs chargés de peser chaque habitant sur une bascule spéciale.

Tout citoyen dépassant le poids réglementaire de 75 kil., payera à l'Etat un droit de 2 fr. 50 par 500 grammes d'excédent. L'impôt sera de 5 fr. par 500 grammes lorsque le sujet dépassera le poids de 100 kil.

LA DOUAIRIÈRE. — Je ne comprends pas bien.

LE MARQUIS. — C'est le système des restrictions.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Le bon, Monsieur, le bon, Mais veuillez vous expliquer, général *Nou-Verrons*.

LE GÉNÉRAL. — C'est simple comme bonjour, quel est le rôle d'un chef ? C'est d'aller de l'avant quand il a tous les atouts dans son jeu, et de battre en retraite quand il a les chances contre lui. Voilà la guerre.

LE RÉVÉREND PÈRE. — La guerre, soit, mais la politique, c'est différent.

LE GÉNÉRAL. — Pas pour moi, cher Monsieur ; si la partie n'est pas belle, il faut attendre.

LE MARQUIS. — Oui, c'est ça, si l'on n'a pas quinte et quatorze.

LE GÉNÉRAL. — Et le point.

LE MARQUIS. — On ne joue pas.

LA DOUAIRIÈRE. — C'est plus sûr.

LE GÉNÉRAL. — Remarquez que cela ne modifie en rien mes sympathies. Oh ! sacrédieu non. Seulement, avant de casser les carreaux, il faut voir.

LE MARQUIS. — C'est pour cela qu'on vous a nommé le général *Nou-Verrons*.

LE GÉNÉRAL. — Evidemment.

LE RÉVÉREND PÈRE. — Ce n'est pas rassurant.

LA DOUAIRIÈRE. — Que faire ?

LE MARQUIS. — Malgré tout, bien vivre, prendre le temps comme il vient, s'éloigner des fous, et quoique l'on puisse dire : aimer la France et laisser aller la République, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

GNAFRON.

Toutes les contributions mobilières sont supprimées. Seulement il sera perçu au profit du Trésor : 50 fr. par mètre de flanelle, 100 fr. par éredon, et 25 fr. par bonnet de coton.

Pour copie conforme,
CHAMPAVERT.

PAROLES ET MUSIQUE

Après avoir battu, plus longtemps qu'il ne le fallait sur la *Peau d'Ane* la direction Albert Dufour, s'est décidée à lui faire accomplir un voyage bien agréable : elle l'a envoyée en Suisse, où je lui souhaite toutes sortes de bonheur et un nombre indéfini de représentations, à la condition, bien entendu, que ce soit sans esprit de retour à Lyon. Sinon je demande que l'on utilise la susdite *Peau d'Ane* pour les tambours que M. Billot a rétabli et qui eux, au moins, font dans le monde un bruit légitime, sans être amusant.

A la féerie peu regrettable qui va respirer l'air du lac Léman, a succédé un drame des plus corsés : les *Deux Orphelines*. C'est vieux, connu et larmoyant, trois... qualités presque indispensables pour que qui a vu les *Deux Orphelines* y retourne en vertu de cet adage qui, lui, ne saurait vieillir : qui a bu, boira.

Passons sur la pièce sans nous y arrêter, et disons que l'interprétation actuelle est de beaucoup au-dessous de l'interprétation d'un autre temps. Je ne vois guère de sérieusement dignes d'éloges que M. Gerbert et Mlle Jeanne Bernhardt. Pour les autres, le moment de dire qu'ils sont fort honnêtes et font de leur mieux.

On parle d'une comédie nouvelle : *Monsieur le Ministre*, qui obtient en ce moment un très-joli succès au Gymnase, et qui a pour auteur M. Jules Claretie doublé de M. Alexandre Dumas fils.

Si je ne connaissais pas la parfaite honorabilité de sentiments, de caractère de M. Claretie, sachant la collaboration du fils Dumas, je me figurerais qu'il s'agit du succès de paradoxes immoraux, ce grand fonds de toutes les pièces de l'auteur du *Fils Naturel*. Mais certainement, ici ce n'est pas le cas, et si la pièce est, comme on l'assure, émaillée de mots à l'emporte-pièce, ce qui est un des côtés distinctifs du talent de M. Dumas fils, cela n'exclut point les belles et honnêtes choses.

Enfin, il est question de la représentation des plus pro-

chaine de *Monsieur le Ministre*, sur l'une ou sur l'autre scène municipale. Comme il apparaît que l'opérette a pris possession pour longtemps des Célestins, il est probable que la comédie de M. Claretie est destinée au Grand-Théâtre.

A propos d'opérette, il se dit que la direction monte *Gilette de Narbonne*, une nouveauté en trois actes qui succéderait à la *Mascotte* qui vit encore, au *Jour et la Nuit* qui traîne une existence déjà bien longue, et à la *Grande Duchesse* qui meurt d' inanition.

Il n'y a pas de reproches à adresser à M. Dufour sur cette série d'opérettes plus ou moins heureuses, qui forment tout son bagage depuis qu'il a pris possession des Célestins. Je suis, et je le dis à regret, profondément convaincu qu'il n'a qu'à s'applaudir au point de vue financier, mais, sacristi, toujours de l'opérette, c'est bien souvent, et c'est un peu, ceci soit dit pour être aimable, l'histoire du pâté d'anguilles.

Mais il faut tenir compte de ce qu'en louant les théâtres à la ville, M. Dufour n'a pris d'autres engagements que ceux-ci : 1° Faire tout ce qui lui plairait à lui, Dufour, et pas plus ; 2° Payer un loyer de cinquante mille francs annuel.

Quant à l'article premier de cet engagement, il est tenu avec la plus scrupuleuse exactitude, en ce qui concerne l'article 2, il est certainement rempli avec non moins d'exactitude.

Très habile, oh mais, là, vous savez, terriblement habile, M. le Directeur qui a réussi à tenir les deux théâtres ouverts, avec trois chanteurs d'opérette, et les rudiments d'une troupe de drame ! Excessivement fort ! !

Mais, voici que déjà on voit poindre à l'horizon la grosse affaire de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et le reste. L'attention des amateurs est éveillée ; on regarde, on cherche à percer le brouillard qui entoure encore la composition de la troupe nouvelle.

Anne ! ma sœur Anne ! Ne vois-tu rien venir ?

Et sœur Anne répond : Je ne vois jusqu'à présent qu'un ténor demi caractère qui montre le bout de son nez. Ah ! voici une chanteuse plus ou moins sérieuse qui a perdu ses défiances contre le climat lyonnais et consent à le subir après l'avoir accusé d'être les plus belles voix. Oh ! oh ! j'aperçois une forte chanteuse qui se fait prier, et qui cependant n'attend pas pour venir que l'on déchire l'étoffe de sa robe, en la tirant. J'entends aussi chuchoter deux noms de barytons : l'un, M. Doyen, très-jeune ; l'autre M. Roudil, parfait.

Et puis, je ne vois plus que la poussière qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

Sœur Anne, tu verras peut-être davantage dans huit jours.

CLAUDE-POSSE.

GOGNANDISES

— Pourquoi avez-vous frappé brutalement votre voisin ?
— M'sieu le président, il m'avait injurié !
— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?
— Comment, m'sieu le président exige...
— Sans doute.
— Oh ! non, c'est trop violent.
— Allons, finissons-en et dites vite.
— Eh bien, m'sieu le président, il m'a appelé... il m'a appelé... propriétaire !

A notre époque d'instruction générale, on demandait à un père s'il n'allait pas faire apprendre plusieurs langues à sa fille.

— Ma foi, non, c'est bien assez d'une langue pour une femme.

Dans la rue.

— Ah ! je suis heureux de vous rencontrer. J'allais monter chez vous pour vous emprunter vingt francs.
— Tiens ! vous n'êtes pas gêné.
— Si je n'étais pas gêné, je ne vous les demanderais pas.

PETITE POSTE DU GOURGILLON

Papillon. — Merci de vos bons renseignements, nous les utiliserons la semaine prochaine.

Fouinard. — Votre article politique est par trop incomplet ; vous laissez de côté des hommes éminemment capables, pour ne citer que des personnes incompetentes qui ne méritent pas cet honneur.

Un tisseur. — C'est un grand problème ! La misère a ses colères. Allons, plus d'amertume ; après l'orage, les beaux jours. Sachons attendre.

Mazette. — Tu as une façon de t'exprimer qui montrerait que tu es moins poltron que ton nom ; nous trimerons ton article prochainement.

K. C. D. — Nous aimons la poésie vive et légère ; défais-toi de la note sentimentale appliquée à des sujets presque comiques.

Jean-Jean. — Merci de tes sympathies, nous faisons et ferons toujours notre possible pour les mériter.

A. — Nous comptons sur ce que tu nous a promis ; à bientôt donc, et une cordiale poignée de main.

Le Gérant : Mat. POMEROL.

Lyon. — Imp. PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

UN ENNEMI COMMUN

Quand on considère la quantité de la quantité innombrable des maladies auxquelles notre pauvre existence est exposée, en comprenant qu'on ne saurait jamais être assez prévoyant pour conserver le don si précieux de la santé. La constipation étant le principe de presque toutes les maladies chroniques, il est urgent, dès qu'on en ressent les premières atteintes, de prendre aussitôt des Pilules Suisses, qui guérissent rapidement et sûrement, et l'on prévient ainsi les maladies graves qui résultent presque toujours de la négligence qu'on a mise à soigner une première indisposition.

BIBLIOGRAPHIE

La *Librairie Française*, 15, rue Malesherbes à Lyon, continue toujours avec le plus grand succès la FRANCE ILLUSTRÉE de V. A. MALTE-BRUN, l'éminent géographe dont le pays s'honore. Les souscriptions étant permanentes, on peut encore souscrire à cette œuvre nationale, en écrivant à la *Librairie Française* à Lyon, et en s'engageant à recevoir deux séries par mois ou plus si on le désire, afin de se mettre à jour.

Tous les souscripteurs reçoivent comme primes gratuites : 1° la Carte de France de Malte-Brun gravée par Erhard, vendue 10 fr. en librairie, 2° le Dictionnaire de communes de France et des colonies. De plus chaque abonné a le droit de choisir deux magnifiques tableaux oléographiques, montés sur toile, encadrés or, mesurant 75/55 d'une valeur de 50 fr. en magasin. Ces tableaux sont livrés aux abonnés moyennant six fr. par tableau.

S'adresser à la *Librairie Française*, 15, rue Malesherbes à Lyon ; à Saint-Etienne, même librairie, 29, rue de la Montat ; à Lons-le-Saunier, M. Chamblat, libraire ; à Bourg, M. Pochon, 11, rue Samaritaine ; à Saint-Claude, Delacroix-Guichard, 66, rue du Pré ; à Oyonnax, hôtel Varin ; à Vienne, M. Perronnet, rue Juiverie ; à Morez, M. Cuvillard ; à Pouilly-Saint-Genis, M. Lucien Grosbille ; à Valence, 85, route de Lyon, chez M. Buisson ; à Annonay, M. Seronain, 13, rue du Rhône ; à Montélimar, à M. Bertouin, 8, rue Puissantour ; à Annecy, M. Bogain, chez M. Dangon, rue des Boucheries ; à Champagnole, chez M. Chevasu, libraire ; à Poligny, chez M. Clerc, libraire ; à Nantua, chez M. A. Clerc ; à Belleville, chez M. Hennequin ; à Beaujeu, chez M. Béliard ; à Villefranche, chez M. Ducoté, rue Barmondière ; à Amplepuis, chez M. Royer, libraire.

A vendre à l'amiable

GRAND VIGNOBLE dans la Gironde, crû 1^{er} bourgeois, à 6 kilomètres du boulevard de Bordeaux, avec habitations confortables et vastes dépendances, bois, terre et prairies, dans les graves sablonneuses et indemnes du phylloxéra, pour le moins autant que le sable d'Aigues-Mortes, d'un revenu net actuellement de 30,000 fr., dans 3 ans de 50,000 fr. et dans 10 ans de 100,000 fr.

Contenance garantie plus de 200 hectares en un seul tenement, bon site, air sain, le plus doux climat de la Gironde, pays de chasse.

Prix : 600,000 fr. avec facilités de paiement.

Aux agences forte commission, en cas de vente par leur intermédiaire.

S'adresser à M. BLANC, propriétaire, à Brown-Léogran (Gironde).

GRANDS MAGASINS DU

Printemps

PARIS

Inauguration

DES

NOUVEAUX MAGASINS

comprenant toute la façade sur la Rue du Hare, une partie du Boulevard Haussmann, toute la longueur sur la rue de Provence et partie de la rue Caumartin.

Vient de paraître

le Catalogue général illustré, lequel sera adressé gratis et franco à toute personne qui en fera la demande par carte postale ou lettre affranchie adressée à

MM. JULES JALUZOT & C^o
Paris

Sont également envoyés franco les échantillons de tous les livres composant les immenses assortiments du *PRINTEMPS*.

EXPÉDITIONS FRANCO au-dessus de 5 fr. tout Achat

RENSEIGNEMENTS FINANCIERS

Le *PRINTEMPS* se charge pour le compte de tous ses Clients, sans autres frais que le remboursement des droits de timbre et de courtage à l'agent chargé de l'achat et de la vente au comptant de toutes valeurs négociables à la Bourse de Paris, ainsi que de l'encaissement gratuit de tous les coupons échus. — Le produit de ces valeurs, est sur demande conservé en compte courant à disposition, rapportant intérêt de 3 0/0 l'an. — Un carnet de chèques est délivré aux déposants qui en font la demande.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{me} V^{ve} YVERNAT

Rue du Vieil-Remversé, 3, Lyon

Angle de la rue du Doyenné, quartier St-Georges.

Vaccin et tient des Pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion. — Connaît l'Allemand. — Place les enfants.

Comme tous les succès, celui qu'a obtenu, à Lyon, le lait livré par la Société des Laiteries du Rhône dans ses vases clos et scellés, a donné naissance à de nombreuses fraudes contre lesquelles le directeur général de la Société tient à prévenir le public.

Certains industriels, après avoir vidé les vases de la Société, les remplissent de lait de qualité inférieure qu'ils vendent ensuite aux consommateurs à un prix élevé comme provenant de la Société des Laiteries du Rhône ; d'autres encore moins scrupuleux remplissent les vases de mauvais lait qu'ils vendent à des prix inférieurs dans le but de nuire à la Société, en faisant croire que ce lait est livré par les Laiteries du Rhône.

Afin de mettre un terme à ces fraudes, la Direction des Laiteries informe les consommateurs de bon lait, clients de la Société, de considérer, à partir d'aujourd'hui, comme provenant d'origine frauduleuse, tout lait contenu dans des vases de la Société qui ne réuniront pas les conditions suivantes :

1° La ferrure du vase doit être frappée à côté de la charnière, d'un timbre rond portant les mots LAITERIES DU RHONE ;

2° Le vase doit être scellé au moyen d'un fil de plomb dont les deux extrémités superposées l'une sur l'autre sont aplatties et portent l'emprunte des lettres L R d'un côté en creux et de l'autre côté en relief.

Le directeur général de la Société a l'honneur de prier tous ceux qui seraient encore victimes de ces fraudes, de vouloir bien lui signaler les dépôts qui les contiendraient, par un simple mot déposé dans l'une des boîtes de la Société dont nous indiquons ci-après les adresses :

Les Boîtes de la Société des LAITERIES DU RHONE sont placées :

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 60. — Rue d'Algérie, 18. — Rue du Plat, 2. — Rue Bourbon, 58. — Avenue de Saxe, 135. — Cours Morand, 9. — Cours de Broches, 18. — Boulevard de la Croix-Rousse, 161. — Rue St-Jean, 70.



Sirop Codéine Zed

Le Sirop du Dr Zed est un calmant précieux pour les Enfants dans les cas de Coqueluche, Insomnies, etc.; contre la Toux nerveuse des Phthisiques, Affections des Bronches, Catarrhes, Rhumes, etc.

PARIS, 22 & 19, rue Drouot, et Ph^{ma}.

A LOUER DE SUITE

Rue de Chartres, 137,

VASTES LOCAUX pour entrepôts, magasins et appartements divers. S'adresser au concierge, et pour traiter, à M. Mollière, régisseur, rue Hippolyte-Flandrin, 14, de 10 heures à midi.

EN VENTE

A l'Agence générale de publicité V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14, à Lyon

ET A SES SUCCURSALES

SAINT-ETIENNE, rue Sainte-Catherine, 6

GRENOBLE, passage Teyssière.

BILLETTS DE LOTERIE

DU

PALAIS DES BEAUX-ARTS

VILLE DE LILLE

5,000,000 de Billets

600,000 francs de Lots

GROS LOT

200,000 francs

1 Lot de.....	100,000 fr.
2 Lots de.....	50,000 »
4 Lots de.....	25,000 »
5 Lots de.....	10,000 »
25 Lots de.....	5,000 »
50 Lots de.....	500 »

Prix du Billet : 4 fr.

Pour des demandes de 1 jusqu'à 3 billets le prix est de 1 fr. 25 l'un (envoi franco). Au-dessus de ce nombre, 1 fr. le billet, port en sus, soit : 30 c. jusqu'à 6 billets ; 45 c. jusqu'à 9 ; 60 c. jusqu'à 12, etc.

TIRAGE PROCHAINEMENT

Remise importante sur la vente en gros



TOILE SOUVERAINE

JULIE GIRARDOT

40 ans de Succès

CONTRE LES DOULEURS

PLAIES ET BLESSURES

Exiger sur la toile le timbre portant le nom de JULIE GIRARDOT.

Fabrique, avenue du Doyenné, 5, au 1^{er} (gros et détail). Dépôts à Lyon : Pharmacie du Serpent, rue Lanterne, 32, et la pharmacie cours Morand, 40. — Prix : 6 fr. le mètre. — Envoi contre mandat-poste au nom de Julie GIRARDOT. — Se méfier des contrefaçons.